

Mordre à l'hameçon

Charles Bolduc, *Les truites à mains nues*, Leméac, 2012, 144 p.

David Leblanc

Volume 54, numéro 1 (297), automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leblanc, D. (2012). Compte rendu de [Mordre à l'hameçon / Charles Bolduc, *Les truites à mains nues*, Leméac, 2012, 144 p.] *Liberté*, 54(1), 32-32.

Mordre à l'hameçon

Dans son dernier recueil de nouvelles, Charles Bolduc passe l'infra-ordinaire au tamis.

DAVID LEBLANC

DANS *Les lieux de la trentaine*, Georges Perec se proposait «de saisir, de décrire, de saturer ces sentiments confus de passage, d'usure, de lassitude, de plénitude liés à la trentaine». *Les truites à mains nues* de Charles Bolduc se présentent un peu comme ça. Un peu. Cette expression revient cinq fois en quatrième de couverture. Non pour excuser la brièveté des textes, mais pour atténuer la portée de tout résumé thématique. On ne fera pas entrer tout ce livre dans une seule phrase sans tricher. Non. Tout n'est pas coulé dans le béton de la trentaine.

Le deuxième recueil de Charles Bolduc n'est pas un livre sur quelque chose. Bien qu'elles s'interrogent sur ce qui lie les gens,

leurs rapports, leurs désirs, leurs aspirations, leurs illusions perdues, ces nouvelles ne sont, six ans après *Les perruches sont cuites* (Leméac,

CHARLES BOLDOC
Les truites à mains nues
Leméac, 2012, 144 p.

2006), ni un kaléidoscope de la société ni une suite de vignettes sur l'amour, le travail, le sexe, la mort ou l'argent. S'ils sont censés marquer le passage de la trentaine par leur nombre, ces trente textes brefs expriment avant tout «le vif de l'humanité : une sorte de philosophie de l'écorchure». Il y a quelque chose de méditatif dans ces nouvelles qui flirtent souvent avec le lyrisme terre à terre du poème en prose, quelque chose de méditatif et violent à la fois : «Au bout d'un certain temps, l'épiderme s'écorche, le sang s'écoule des plaies et les côtes se fracturent.»

C'est sans doute ce mélange de violence et de calme plat que la pêche, à peine présente dans la nouvelle «Trois semaines au chalet», symbolise dans ce livre. Il s'agit de tuer le temps avant qu'il ne nous tue lui-même. Cela relève de l'absurde et du défi. Comme tenter d'attraper une truite à mains nues. Comme tenter l'impossible.

Dans une scène de *Taxi Driver*, Travis Bickle plonge un comprimé d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau, geste banal que le réalisateur Martin Scorsese charge de sens en zoomant longuement sur l'action effervescente de l'antiacide, non pas pour emmerder le spectateur, mais pour lui laisser le temps d'y voir une métaphore de la crise de conscience du chauffeur de taxi insomniaque interprété par Robert De Niro. Les nouvelles de Bolduc collectionnent les séquences comme celle-là. «Les escaliers», par exemple, se présentent d'abord comme une simple énumération de choses hétéroclites en lien avec les escaliers : «Il y a les vélos, les mégots, les fines herbes et les vieilles bottes éventrées de l'hiver dernier.» Pendant deux pages, toute cette quincaille sans suite ne signifie rien. C'est le calme plat, on s'emmerde. Puis, au dernier paragraphe, le gâteau lève, on mord enfin à l'hameçon. L'escalier passe du sens premier au sens second, du physique au métaphysique, des «quatre-vingt-dix-neuf marches en bois de l'oratoire Saint-Joseph» aux ultimes échelons du «désir en direction de la chambre à coucher», glissement sémantique qui introduit parfaitement le texte suivant : «Leçons d'orgasme». Ce passage du banal au fascinant, cette fascination pour ce qui échappe à l'œil nu, pour l'écorché sous le nu, est peut-être la clé de voûte du recueil : «Il ne s'agit pas, à proprement parler, de quelque obsession morbide, mais bien plutôt de l'ouverture d'une brèche sur une réalité secondaire, infra-ordinaire, avec des visions ridicules et sublimes.» C'est ainsi que faire son lavage du dimanche à la buanderie devient, dans «Des espèces sous-marines formidablement méconnues», une aventure mystérieuse digne d'un épais roman de Jules Verne.

Les truites à mains nues forment donc un livre qui glisse plus qu'il ne porte sur quelque chose : «On croit d'abord à une erreur d'aiguillage, on se frotte les yeux, faux numéro, on se dit que l'instant va filer comme une truite qu'on essaie d'attraper à mains nues, mais l'impression stupéfiante et jouissive est toujours là quand on a fini de se pincer.» La plupart de ces nouvelles ne durent pas plus de cinq pages, mais comme la prose de Bolduc préfère le temps vertical de la description au temps horizontal de la narration, cinq pages, c'est tout ce qu'il lui faut pour donner à voir ce passage du banal au fascinant. **L**

